

## LE JE-NE-SAIS-QUOI ET LE PRESQUE-RIEN

---

*Dans la trilogie Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien<sup>1</sup>, vous explorez les limites de la rationalité. Le « Je-ne-sais-quoi » serait-il la mauvaise conscience de la bonne conscience du rationalisme ?*

Oui ! C'est un peu ça. À ce propos, je ferais remarquer que cette expression prospère surtout au XVII<sup>e</sup> siècle, au siècle de la rationalité par excellence. Aussi bien en France au temps de Louis XIV, qu'en Espagne au temps de Philippe II ; le « je-ne-sais-quoi » est une expression qu'on trouve très souvent chez les grands classiques français du XVII<sup>e</sup> siècle. Contrairement à ce que pourraient croire les gens, ce n'est pas du tout une expression des romantiques. C'est Bossuet dans *Les Oraisons funèbres*<sup>2</sup> qui parle du « je ne sais quoi », et Fénelon, Pascal, Montesquieu. Or, Montesquieu ne passe pas pour un irrationaliste ! Il serait très intéressant de relever tous les textes des plus grands classiques français, les plus rationalistes, dans lesquels on percevait cet horizon. L'horizon de la raison qui est le « je-ne-sais-quoi » n'est pas une nouvelle rencontre.

*C'est la limite de la raison ?*

Oui, la limite au sens des mathématiciens, ou bien l'horizon au sens des phénoménologues. Mais il y a une limite que le philosophe ne peut pas franchir, quel qu'il soit, à moins d'être un charlatan.

---

1. Vladimir Jankélévitch, *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.

2. Jacques-Bénigne Bossuet, *Oraisons funèbres*, édition de Jacques Truchet, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2004.

*Vous dites aussi du « je-ne-sais-quoi » qu'il est un inconnaissable.*

J'ai choisi le « je-ne-sais-quoi » parce que c'était une expression traditionnelle, on la trouve notamment chez Baltasar Gracian, qui est un père jésuite que je cite tout le temps (Dieu me pardonne ! Je sais d'ailleurs qu'il ne me pardonnera pas). « *Yo no sé qué* » ! C'est plutôt Saint Jean de la Croix qui le dit, c'est un carme, un philosophe mystique extraordinaire ; moi qui ne suis pas chrétien, je suis toujours abasourdi par la lecture de Saint Jean de la Croix. Pour parler du feu de l'amour, dans ce qu'il a d'irrationnel, il dit le « je-ne-sais-quoi » comme si le fait de ne pas savoir était le scandale par excellence.

*La nostalgie de « quelque chose d'autre » nous renvoie à la philosophie platonicienne et plus précisément au Banquet. Quel est cet innommable auquel votre philosophie s'attache ?*

Je cite le discours d'Alcibiade dans le *Banquet*<sup>3</sup>, il dit en grec « quelque chose que je ne sais pas ». Les amants se regardent et puis il y a quelque chose qu'ils ne savent pas dire, qu'ils ne peuvent pas dire. Platon en parle d'une façon extrêmement touchante, très émouvante. On ne peut enrôler Platon ni dans le rationalisme, ni dans l'irrationalisme. C'est un philosophe qui est rationaliste puisque tout ce qu'il dit il le fait avec les ressources de la philosophie, c'est-à-dire le raisonnement, la réflexion. Qui dit faire un discours dit ne pas se contredire et rester conforme à la chose que l'on a déjà dite, de manière que vos pensées forment un ensemble, un univers. En ce sens, Platon est un philosophe qui n'a que les ressources de la philosophie. Le christianisme n'ayant pas encore existé, il n'est pas gêné par une foi un peu indiscreète, gênante, remuante, qui avale tout. En même temps, on ne peut nier chez lui l'existence de phrases mystérieuses, ésotériques, dont on ne sait pas très bien le sens. Quelquefois il parle le langage des mystères puisqu'il y a en Grèce ce mouvement marginal extraordinaire, qu'on appelle les mystères, et qui n'était pas seulement des imposteurs ou des théosophes, ces gens étaient sur la frontière. Platon les a connus, il en parle, le *Phédon*<sup>4</sup> est plein de mystères orphiques, les mystères de l'âme et du corps.

---

3. Platon, *Le Banquet*, Paris, Garnier-Flammarion, 2007.

4. Platon, *Phédon*, in *Apologie de Socrate. Criton. Phédon*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965.